

Port-Daniel, le 13 août 1952

Mon cher Marcel,

Le courrier est lent de Boston à mon coin, et trop de jours passent sans lettre de toi: ceux-là me paraissent les plus longs. J'imagine que tu as beaucoup à faire et que de t'installer convenablement t'a pris beaucoup de temps. Cela est si ennuyeux, n'est-ce pas? J'espère que tu trouveras assez facilement pour le premier octobre un petit appartement convenable. Peu importe la qualité des meubles, etc. — pourvu qu'il y ait deux pièces isolées l'une de l'autre, afin que l'on puisse travailler sans se gêner mutuellement, c'est tout ce qui importe. Tu auras le temps d'y voir, sans te presser.

Il paraît que Boston est une ville aimable. Une ancienne garde-malade, une Miss Blondell, autrefois d'ici, y est actuellement en vacances. Elle a travaillé plusieurs années au Vincent Memorial justement — et elle me dit que Boston est la ville la plus ravissante qui soit. Peut-être exagère-t-elle. Qu'en penses-tu? Elle me décrit la ville comme pleine de parcs, d'ombrages, et possédant un très beau musée. Enfin, j'ai hâte de voir cela de mes yeux.

Après un été si chaud, tout est mûr déjà ici; les avoines et l'orge. La campagne prend déjà une couleur rouille ou, du moins, dorée. Les verges d'or commencent à paraître dans les champs quant aux framboises, elles sont juteuses, abondantes à souhait.

Je n'ai pas grand-chose de neuf à te raconter — mais, sans doute, j'emmagasine à mon insu bien des impressions qui se réveilleront lorsque je t'aurai comme auditeur.

Je t'embrasse de tout coeur, mon chou.

Gabrielle